Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 89 (1981)

Artikel: Suzanne Necker-Curchod et les lettres anglaises
Autor: Giddey, Ernest
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-66522

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Suzanne Necker-Curchod et les lettres anglaises

ERNEST GIDDEY

L'historien des lettres anglaises qui prononce le nom de Suzanne Necker-Curchod ne peut s'empêcher de penser à Edward Gibbon, l'auteur du *Déclin et Chute de l'Empire romain*. Il se souvient en effet que Gibbon, lors de son premier séjour à Lausanne, lia connaissance avec la jeune Suzanne, fille du pasteur de Crassier. On a raconté plus d'une fois l'idylle qui se noua, prit corps, avorta[1]. Chacun sait par ailleurs que Suzanne Curchod, si elle ne devint pas la femme du plus célèbre historien britannique du XVIIIe siècle, épousa un financier qui fut l'un des plus illustres ministres des Finances de France. Et l'on ajoute volontiers que son majeur titre de gloire est la fille à laquelle elle donna le jour; le seul nom de cette fille, Mme de Staël, dispense de tout commentaire.

Il serait injuste cependant de réduire la renommée de Suzanne Necker-Curchod au mariage qu'elle ne contracta pas, à celui qu'elle accepta et à la maternité qui en fut la conséquence. Suzanne ne fut pas uniquement épouse et mère. On a relevé à juste titre que son rôle social et littéraire fut loin d'être négligeable[2]. Sa personnalité était attachante et sa plume élégante et alerte. Les ouvrages qu'elle écrivit possèdent le charme discret d'estampes jaunies ou de pastels aux teintes douces. Les heurts et les soubresauts révolutionnaires n'affectent guère la sérénité ni l'urbanité de l'inspiration[3].

---

[1]Voir: *Le Journal de Gibbon à Lausanne, 17 Août-19 Avril 1764*, publié par GEORGES BONNARD, Lausanne 1945, p. 281-304; ERNEST GIDDEY, «Gibbon à Lausanne», *Gibbon et Rome à la lumière de l'historiographie moderne*, Genève 1977, p. 23-45.

[2]GABRIEL-PAUL-OTHENIN DE CLÉRON D'HAUSSONVILLE, *Le salon de Madame Necker d'après des documents tirés des archives de Coppet*, 2 vol., Paris 1882; ANDRÉ CORBAZ, *Madame Necker, humble Vaudoise et grande dame*, Lausanne 1945.

[3]*Mélanges extraits des manuscrits de Mme Necker*, 3 vol., Paris an VI (1798) (cité: *Mélanges*); *Nouveaux Mélanges extraits des manuscrits de Mme Necker*, 2 vol., Paris 1801 (cité: *Nouveaux Mélanges*); *Réflexions sur le divorce*, Paris 1881 (la première édition est de 1794). Nous avons, dans les citations intégrées à notre texte, modernisé l'orthographe et la ponctuation.

Les biographes de Mme Necker aiment à dire qu'elle avait «l'intelligence facile et précoce»[4] et qu'elle apprit fort bien le latin. Là sans doute ne se bornaient pas ses talents ni ses intérêts linguistiques. Elle savait suffisamment d'anglais pour apprécier, lors d'un passage à Londres en 1776, le jeu du grand acteur Garrick: «J'ai fait de nouveaux efforts pour en saisir toutes les finesses et par conséquent celles de la langue anglaise.»[5]

A lire ses œuvres et sa correspondance, on s'aperçoit qu'elle n'était pas insensible aux apports littéraires et intellectuels provenant de Grande-Bretagne. A une époque où, sous l'influence des événements politiques, les sentiments antibritanniques contrastaient parfois violemment avec l'anglophilie qui avait régné vers le milieu du siècle, elle ne cachait pas son admiration pour les écrits arrivés d'outre-Manche. Les déboires sentimentaux de ses jeunes années ne semblent pas l'avoir prévenue contre les manifestations diverses du génie anglais.

*

* *

Sa connaissance de la littérature anglaise est réelle, quoique inégale. Elle parle peu de Shakespeare; elle se contente d'allusions imprécises au monologue «Etre ou ne pas être» de *Hamlet* et montre qu'elle n'est pas à l'abri d'erreurs[6]. En revanche, elle mentionne ou cite souvent Milton. Sa formation protestante la prédispose à accueillir favorablement les références bibliques qu'elle découvre dans *Le Paradis perdu*: «La lecture continuelle de la Bible fit le génie de Milton; cependant la morale de son poème, la nature de ses images n'appartiennent qu'à lui seul.»[7] Milton impose à son lecteur des visions qui ensuite hantent son esprit: démons se changeant en Pygmées «pour opiner plus commodément»[8], immensité du chaos avant la création du monde, Adam et Eve échangeant leurs premiers reproches...[9] «Le génie de Milton, précise Mme Necker, se montre surtout dans sa manière de peindre: on se fait des images bien nettes et bien terminées de tout ce qu'il dit; et comme

---

[4] D'Haussonville, *op. cit.*, vol. 1, p. 13.

[5] Corbaz, *op. cit.*, p. 156.

[6] «Madame d'Houdetot disoit qu'elle n'avoit pas pu se plaire au Marais; qu'elle avoit toujours vu, comme dans Hamlet, le fauteuil vide qui l'empêchoit de manger et de se réjouir», *Mélanges*, vol. 1, p. 47. Mme Necker confond *Hamlet* et *Macbeth* (acte III, sc. 4). Voir aussi Corbaz, *op. cit.*, p. 174.

[7] *Nouveaux Mélanges*, vol. 2, p. 157.

[8] *Mélanges*, vol. 1, p. 132.

[9] *Ibid.*, vol. 2, p. 180; *Réflexions sur le divorce*, p. 86, 96.

les objets, avant que nous les ayons vus, existent autant au-dehors de nous par l'imagination que par la vérité, Milton donne à son merveilleux cette vie antérieure qui ressemble à la réalité.»[10] Il exprime aussi bien la toute-puissance divine que la splendeur de la nature[11].

Mme Necker ne se borne pas à juger Milton. Elle essaie de le comparer aux grands écrivains d'autres familles littéraires. Comme Buffon, elle estime que le poète anglais est égal à Homère et supérieur à Virgile, au Tasse ou à Newton[12], tant par son originalité que par l'étendue de son savoir. Il dépasse Voltaire de plusieurs coudées: «Milton a peint les démons comme s'il les avait vus; on croit vivre et converser avec eux. Voltaire en revanche a peint si faiblement ses êtres fantastiques qu'il n'en reste aucune trace.»[13] Rousseau lui-même ne saurait rivaliser avec Milton; son indulgence excessive met en évidence la rigueur morale non dépourvue d'humanité qui anime *Le Paradis perdu*[14]. De façon générale, relève Suzanne Necker, les Français acceptent mal que l'on vante les mérites d'auteurs étrangers; leur nationalisme littéraire est piqué au vif: «Lorsque j'entends des Français tourner en ridicule Shakespeare et Milton, je me rappelle ces valets de chambre qui se moquent de leurs maîtres, dont ils ne voient que les petits défauts, pendant que leurs grandes actions captivent la renommée et frappent le public d'admiration.»[15] Milton donne d'ailleurs des leçons aux Anglais eux-mêmes, qui souvent se retrouvent dans ses évocations poétiques: «L'assemblée des démons dans *Le Paradis perdu* plaît aux Anglais par sa ressemblance avec la Chambre des communes; même manière de discuter.»[16]

Quand donc Suzanne Necker-Curchod a-t-elle appris à connaître et à apprécier Milton? Il faut remonter à ces annnées de jeunesse où, fraîche Vaudoise remarquable par sa beauté, elle attirait les regards du jeune Gibbon: le futur historien, lorsqu'il est éloigné de celle qu'il croit aimer (elle habite Crassier, il demeure à Lausanne), compare son sort à celui du premier homme, tel que Milton l'a imaginé: «Relisez, écrit-t-il à Suzanne Curchod, la description que fait Milton de l'état d'Adam lorsqu'il fut chassé du Paradis et que le monde entier ne lui offrait qu'un

---

[10] *Mélanges*, vol. 3, p. 7.
[11] *Mélanges*, vol. 1, p. 109; *Nouveaux Mélanges*, vol. 1, p. 151, 176.
[12] *Ibid.*, vol. 1, p. 153, vol. 2, p. 16.
[13] *Ibid.*, vol. 1, p. 180-181; voir aussi vol. 2, p. 146.
[14] *Ibid.*, vol. 2, p. 105.
[15] *Ibid.*, vol. 1, p. 152.
[16] *Ibid.*, vol. 1, p. 186.

vide affreux. Encore Adam était-il bien moins à plaindre que moi. La compagnie d'un objet chéri pour qui il avait tout sacrifié lui tenait lieu de tout»[17]; Suzanne Curchod entre dans son jeu; son soupirant quittant Crassier est semblable au Lucifer du début du *Paradis perdu*: «C'est le chef des rebelles qui roule à travers le chaos, sans cette tendre compagne qui pourrait vous incommoder; c'est Monsieur Gibbon qui roule dans sa chaise à travers les boues et les écueils qu'on peut rencontrer dans l'enceinte de Crassier.»[18] On peut donc se demander si ce n'est pas Gibbon qui révéla à Suzanne Curchod l'univers miltonien. L'incita-t-il à lire Milton en anglais? Il est difficile de répondre avec certitude. Le fait est que Mme Necker, dans ses ouvrages, donne parfois en note le texte original, les citations intégrées à sa démonstration étant le plus souvent en traduction française[19].

Si Milton est l'écrivain anglais auquel Mme Necker se réfère le plus souvent, elle accorde aussi ses suffrages à d'autres auteurs. A Addison notamment, et à son *Spectateur*: «Le *Spectateur*, écrit-elle dans ses *Mélanges*, est la raison de tous les siècles: ce livre est au centre de l'humanité; il y met tout en ordre; et quand on le possède bien, on n'a plus une idée ni un sentiment déplacés; ce n'est pas de l'esprit, mais il en fait avoir.»[20] Il est regrettable qu'Addison ait été si médiocrement traduit en français, ce qui n'a d'ailleurs pas découragé les imitateurs: «Il ne faut pas être surpris que le *Spectateur anglais* ait été si souvent imité; c'est un genre d'ouvrage dont le plan appartient à tous les hommes d'esprit et auquel, pour ainsi dire, ils travaillent chaque jour.»[21] Le *Spectateur* affirme à juste titre que «la gloire est l'ombre de la vertu» et disparaît comme l'ombre d'un corps quand celui-ci n'existe plus[22]. Et Mme Necker de rêver d'un «spectateur intérieur», qui serait le miroir des mouvements secrets du cœur et de l'esprit[23].

La Grande-Bretagne peut donc se féliciter d'avoir produit un être tel qu'Addison: «Addison et Swift sont les écrivains les plus corrects de

---

[17] *The Letters of Edward Gibbon*, publ. par J.E. Norton, vol. 1, Londres 1956, p. 70 (probabl. 19 oct. 1757).

[18] *Ibid.*, vol. 1, p. 73 (24 oct. 1757).

[19] Ainsi, dans ses *Réflexions sur le divorce*, p. 86, elle donne en note les vers 1187 et 1188 du neuvième chant du *Paradis perdu*.

[20] *Mélanges*, vol. 3, p. 108.

[21] *Nouveaux Mélanges*, vol. 1, p. 62.

[22] *Mélanges*, vol. 3, p. 261.

[23] *Nouveaux Mélanges*, vol. 1, p. 64.

l'Angleterre.»[24] La correction cependant n'est qu'une qualité parmi d'autres. Thomas Gray offre au lecteur des plaisirs plus difficiles à définir et à rendre en français. Mais Suzanne Necker-Curchod ne recule pas devant l'effort: ses *Nouveaux Mélanges* contiennent une traduction de la fameuse «Elegy written in a Country Churchyard». Les esprits chagrins relèveront des erreurs de compréhension, noteront des omissions et ne manqueront pas de parler de paraphrase. Comparé au labeur d'autres traducteurs du XVIIIe siècle, Letourneur, par exemple, le travail de Mme Necker fait assez bonne figure. La prose française ne rend certes pas toutes les intentions du vers anglais; on ne saurait cependant parler de trahison[25].

Samuel Richardson retient lui aussi l'attention de notre auteur. On sait que *Pamela* et surtout *Clarisssa Harlowe* connurent en France un succès considérable et jouèrent un rôle non négligeable dans la genèse de *La Nouvelle Héloïse*. Comme plusieurs de ses contemporains, Mme Necker compare Richardson et Rousseau: «Si on veut juger les deux romans de Rousseau et de Richardson, il faut réfléchir sur la différence de la mort de leurs héroïnes. Julie joue un personnage ridicule dans cette terrible circonstance; il semble que l'auteur avait cessé de l'aimer, en vivant trop longtemps avec elle. Clarisse se montre dans son plus grand éclat au dernier moment de sa vie: ce n'est plus une femme, c'est un ange: et ses paroles sont si sublimes et si harmonieuses qu'on croit entendre, pour leur servir d'accompagnement, le chœur des anges prêts à recevoir son âme pour la transporter au Ciel.»[26] De façon générale, Richardson est plus cohérent et plus délicat que Rousseau. Le romancier anglais a écrit un drame, alors que le philosophe français n'a produit qu'un discours[27].

Mais voici que d'autres noms viennent émailler la prose de Suzanne Necker: Francis Bacon, dont elle apprécie la justesse de jugement[28]; Pope, excellent traducteur d'Homère, comparable par ailleurs à Leibniz par certains aspects de son optimisme[29]; Laurence Sterne, dont elle semble connaître le *Tristram Shandy*[30]; Edward Young, l'auteur des

---

[24] *Nouveaux mélanges*, vol. 2, p. 183.
[25] *Ibid.*, vol. 2, p. 231-241.
[26] *Mélanges*, vol. 1, p. 264-265.
[27] *Nouveaux Mélanges*, vol. 2, p. 69, 99.
[28] *Mélanges*, vol. 2, p. 94, vol. 3, p. 329.
[29] *Ibid.*, vol. 2, p. 294, 338.
[30] *Réflexions sur le divorce*, p. 99.

Night Thoughts, «noctambule pressé que le soleil se couche»[31]; David Hume et son *Histoire d'Angleterre*, si malaisée à traduire en français[32]; Bolingbroke, qui sait fort justement distinguer, en affaires, entre simulation et dissimulation[33]; Robert Walpole, auteur de bons mots et inspirateur d'anecdotes[34]; William Pitt l'Aîné, dont Mme Necker apprécie l'éloquence[35]; Charles-James Fox, dont elle loue la présence d'esprit et qu'elle admire sincèrement[36]; Chesterfield, envers lequel elle est plus sévère, bien qu'elle éprouve du plaisir à lire ses lettres...[37] Mais déjà d'autres personnages (ils ne sont pas tous écrivains) sollicitent l'intérêt de Suzanne Necker: la duchesse de Marlborough et ses accès de colère; David Garrick, l'acteur; Sheridan, le dramaturge; Hugh Blair, le sermonnaire; Burke, l'orateur politique[38]. La liste n'est pas exhaustive.

Et Gibbon? Epouse heureuse, Suzanne Necker, quand elle confie au papier les réflexions qui paraîtront dans ses *Mélanges* et ses *Nouveaux Mélanges*, a pardonné à Gibbon la peine de cœur qu'il lui infligea trente ou trente-cinq ans plus tôt. En 1792, à Genève, elle a le plaisir de voir réunis, «par une faveur bien douce de la Providence», son ancien amoureux et son mari, «une des douces et pures affections de ma jeunesse avec celle qui fait mon sort sur la terre et qui le rend si digne d'envie». Elle ne voit plus en Gibbon qu'un fidèle ami et un historien digne de la gloire la plus étendue. Le *Déclin et Chute de l'Empire romain* rencontre son approbation, bien qu'elle y trouve des inégalités (les trois derniers chapitres ne rallient pas tous ses suffrages) et ait quelque difficulté à faire sienne la méthode adoptée par Gibbon, qui au lieu d'aller «du dedans en dehors», part de constatations extérieures pour asseoir sa conviction profonde. En revanche, l'érudition de l'historien, sa connaissance du cœur humain, la sensibilité de son imagination méritent tous les éloges. «Le livre de M. Gibbon est la copie fidèle du beau génie qui l'a conçu.»[39]

---

[31] *Nouveaux Mélanges*, vol. 1, p. 329. Mme Necker cite A.J. Lemierre d'Argy, auteur d'une traduction de Gray (1798).

[32] *Ibid.*, vol. 1, p. 202-203.

[33] *Mélanges*, vol. 3, p. 141.

[34] *Ibid.*, vol. 2, p. 103, 144; *Nouveaux Mélanges*, vol. 1, p. 44, 126.

[35] *Ibid.*, vol. 1, p. 185.

[36] *Mélanges*, vol. 3, p. 147. Voir aussi *The Letters of Edward Gibbon*, vol. 2, p. 124, 129.

[37] *Mélanges*, vol. 2, p. 293, vol. 3, p. 9; *Nouveaux Mélanges*, vol. 1, p. 219.

[38] *Mélanges*, vol. 1, p. 215, vol. 2, p. 255, vol. 3, p. 249, 350; *Nouveaux Mélanges*, vol. 1, p. 328, vol. 2, p. 69; *The Letters of Edward Gibbon*, vol. 2, p. 159.

[39] *Mélanges*, vol. 1, p. 163-167, 217, 303, 360-363, vol. 3, p. 321-322; *Nouveaux Mélanges*, vol. 1, p. 103-105, 265-266.

La connaissance que Suzanne Necker-Curchod avait des lettres anglaises peut aussi bien décevoir que susciter l'admiration. Le lecteur moderne sera frappé sans doute par son caractère fragmentaire et par sa superficialité. Le phénomène littéraire semble perçu comme un sujet de conversation mondaine: il est des noms qu'il importe de connaître, des allusions qu'il faut savoir interpréter, des historiettes dont il sied de savourer l'aspect plaisant. Femme de son siècle, Mme Necker ne se fait faute de présenter et d'apprécier les auteurs anglais avec les préjugés de sa classe. Les troubles révolutionnaires, à cet égard, n'ont guère affecté sa vision des choses. Quand elle parle de romanciers, d'hommes de théâtre ou de poètes, elle se fonde sur les principes qui avaient cours à Paris quand Mme du Deffand ou Mme Geoffrin tenaient salon ou correspondaient avec les philosophes. Elle ne se doute pas que l'agitation politique se double d'une fièvre littéraire qui va bouleverser les rapports entre créateur et lecteur. Elle ne ressent guère les frissons avant-coureurs de ce qui sera la révolte romantique, frémissements perceptibles en Angleterre avant qu'ils ne se propagent sur le continent. Mais peut-on vraiment lui reprocher une absence de discernement qui chez d'autres était cécité totale?

Si l'on situe les opinions de Suzanne Necker dans le contexte intellectuel qui était le leur — un XVIIIe siècle dont 1789 n'a pas marqué la fin — on s'aperçoit alors que la jeune Vaudoise devenue femme de ministre ne se satisfait pas de jugements qui s'apparenteraient à un simple jeu de salon. On sent chez elle un désir constant d'aboutir à une compréhension des messages poétiques ou artistiques qui prennent en compte des valeurs authentiques. Le marivaudage littéraire ne saurait lui suffire. Son origine campagnarde et son éducation protestante lui dictent un désir de mieux apprendre et de mieux comprendre. La littérature, comme l'histoire, prodigue des leçons qu'il faut savoir écouter. Voyez Charles Ier montant sur l'échafaud ou William Russell exécuté en 1683 pour avoir comploté contre Charles II: leurs dernières paroles disent plus en faveur de la fidélité conjugale que tous les préceptes d'un traité de morale[40]. Les anecdotes qui agrémentent les livres peuvent et doivent concourir à l'édification du lecteur. Il en va de même des jeux de mots ou des reparties qui mettent en évidence, en une forme lapidaire qui frappe l'esprit, une vérité profonde. Les ouvrages anglais, de ce point de vue, sont une source inépuisable de réflexions; même s'ils sont

[40] *Réflexions sur le divorce*, p. 53.

éloignés de la morale, ils nous y ramènent par les sentiments et les maximes qu'ils contiennent[41]. Ils apprennent à Mme Necker à exprimer sa pensée en des phrases rendues percutantes par les oppositions qu'elles contiennent: «Un seigneur est plus grand en Angleterre qu'en France, car personne ne plane au-dessus de lui.»[42] Ou encore: «Les Français disent que les Anglais n'ont que le fantôme de la liberté; ne pourrait-on pas dire aujourd'hui que les Français n'en ont que le monstre?»[43]

Vaudoise de naissance, Genevoise par son mariage, Parisienne au temps de sa célébrité, Britannique par quelques-uns de ses intérêts, Suzanne Necker-Curchod est bien la mère de Mme de Staël. Elle annonce modestement le cosmopolitisme qui triomphera à Coppet.

---

[41] *Mélanges*, vol. 3, p. 265-266.
[42] *Ibid.*, vol. 2, p. 293-294.
[43] *Nouveaux Mélanges*, vol. 2, p. 201.